

# LE ROSAIRE

## ET LES AUTRES DEVOTIONS DOMINICAINES

Revue Mensuelle illustree

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE

P. Q. (Canada)

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

(Conditions spéciales pour 8, 12, 25, 50, 100 copies)

Vol. II, No 3. Mars 1896

### SOMMAIRE

|  |    |
|--|----|
| GRAVURES : L'Annonciation—d'après Holbein l'aîné.....p.  | 70 |
| Piéta—d'après Morales.....p.   | 80 |
| Le Bienheureux Clair—d'après beato Angelico.....p.   | 93 |
| QUESTION DU JOUR : Providence ou Destin ? (R. P. KNAPP).....p.   | 65 |
| ROSAIRE : L'Annonciation (R. P. J. CONSTANT).....p.  | 70 |
| THÉOLOGIE PRATIQUE : Les Indulgences (suite) (R. P. MARICOURT.)p.  | 75 |
| HISTOIRE : Henri Suso (R. P. VAN BECELAERE).....p.   | 81 |
| VARIÉTÉS : A Naïm (H.-D. D.).....p.  | 86 |
| Mon Père Lacordaire (Souvenirs de l'abbé Régnier)....p.  | 88 |
| La vie des Frères, [suite], par Gérard de Frachet.....p.   | 91 |
| CHRONIQUE :.....p.   | 94 |
| SUPPLÉMENT : Calendrier Dominicain de Février.<br>Recommandations aux prières.<br>Associés défunts de l'œuvre du Noviciat.<br>Législation du Rosaire (à suivre). |    |

LES CÉLEBRES CANTIQUES DE M. L'ABBÉ GRAVIER

En dépôt chez MM. Pruneau et Kirouac, libraires, 28, rue de la Fabrique, Québec,  
et chez MM. Cadieux & Dérôme, libraires, 1603, rue Notre-Dame, Montréal.

*Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal*

**C. B. LANCTOT**

importateur de  
Bronzes, Orfèvreries,  
Ornements, Says,  
Merinos,  
Vêtements Ecclesiastiques,  
Etc.

Ateliers spéciaux pour  
fabrication de

Statues, Peintures, Che-  
mins de Croix, Drapeaux,  
Bannières, Décorations  
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-  
vés par les autorités ec-  
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.  
Lustres en Cristaux.



Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-  
mande.  
(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

## CASTLE & FILS

20 Rue Université,  
MONTREAL.

Vitraux d'Art pour  
Eglises. Cloches d'E-  
glises.

Agents pour la Mai-  
son E. CHAMPI-  
GNEULLE & CIE.,  
BAR-LE-DUC, Fran-  
ce, approuvée par Sa  
Sainteté le Pape Pie  
IX.

(Bref du 5 Mai 1865)

STATUES, CHE-  
MINS DE CROIX  
et VITRAUX D'ART

Envoi sur demande  
de Croquis et Devis.



**LA TRIBUNE.**  
**ST-HYACINTHE.**

**IMPRIMERIE,**  
**RELIURE.**

L'Etablissement le plus  
complet de la ville.



QUESTION  
DU JOUR.

PROVIDENCE  
OU DESTIN ?

De notre temps, on murmure beaucoup contre les épreuves et les malheurs de cette vie et même contre les joies qui viennent de loin en loin jeter un sourire au milieu des tristesses et des pleurs. Le genre humain presque tout entier se révolte contre ce qu'il appelle les injustices du *sort*. De là un affaissement moral même parmi les âmes chrétiennes.  
Quelle est la véritable cause de ce désordre ?

MARS 1896.

La réponse est bien simple et bien

navrante dans sa simplicité : le monde a perdu le sens chrétien. Il ne voit plus dans la succession douloureuse des événements de la vie que l'intervention inévitable des caprices du hasard, du destin ou du sort et il oublie le seul grand et vrai principe du gouvernement de la Providence divine.

Ce mot de " Providence " peut amener le sourire sur les lèvres de certaines gens—trop incroyables ou trop croyants. Ne vous effarouchez pas à ce terme de " trop croyants," je m'expliquerai tout à l'heure.

Les incroyables *croient* ou affectent de *croire* que tout ici-bas tend vers un terme fatal, que la douleur et la joie sont des incidents fortuits, jetés par une main aveugle sur la route de chaque individu pour le bercer d'illusions et le conduire, en fin de compte à l'anéantissement. Pour eux, il n'y a aucun enchaînement entre les actes d'une vie, il n'y a surtout aucun rapport entre ces actes et le but final ; pour eux, les mille péripéties de chaque jour sont un grossier assemblage de fatalités se succédant sans suite et toutes plus incompréhensibles les unes que les autres ; pour eux, la grande science humaine consiste à se tirer le plus habilement possible des embarras et des ennuis de chaque jour sans chercher à y puiser quelques enseignements et quelques encouragements. Leur cœur ne connaît que l'indignation et, sur leurs lèvres, devant une catastrophe soudaine ou une mort imprévue, on trouve des paroles comme celles-ci : " Je sens se réveiller en moi ma vieille révolte contre l'imbécile destin qui nous mène "— " Quelle est la barbare puissance qui donne les enfants et les reprend au hasard de son caprice et fait de leur court passage en ce monde une source de larmes ? " (1). . . . . Par suite ils vivent sans consolation et sans espérance et, trop souvent, hélas ! meurent de même.

Trop croyants, au contraire, d'autres en arrivent par une voie opposée à tronquer leur foi et à ne plus croire en réalité. C'est Dieu, disent-ils, qui envoie tout, biens et maux, alors pourquoi chercher à réagir ?

Mes affaires ne marchent pas, rien ne me réussit, toutes mes combinaisons échouent. . . . pourquoi lutter contre une force supérieure ? c'est Dieu qui le veut ainsi.

(1) E. Rod.—" Le sens de la vie."

J'avais une bonne situation, je l'ai perdue ; je n'en chercherai pas d'autre. Il est vrai que mes enfants seront dans la misère. . . . mais c'est Dieu qui le veut ainsi. Je n'ai plus qu'à me croiser les bras et à laisser faire.

D'autres vont encore plus loin ! “ On m'a jeté un sort ”, disent-ils. Ah ! oui, on vous a jeté un sort ! Pas possible ? Qui donc ? — “ Un charlatan ou une sorcière quelconque ; et depuis ce temps tout va de travers : mon travail ne produit rien ; mes voisins m'intentent des procès ; le désaccord est dans ma famille, mes enfants ne veulent plus obéir ; j'ai des idées fixes et malgré moi, j'accomplis certains actes qui amèneront, je le sais, la ruine de ma maison. . . . mais je ne puis les éviter ”. . . . Et les plaintes continuent longtemps sur ce ton-là.

Conséquence : inertie parfaite sur toute la ligne, découragement et souvent désespoir.

Combien qui dans leur jeunesse avaient donné de belles espérances ; qui, dans la pensée des hommes, étaient destinés à occuper une des places marquantes de la société ; qui auraient pu exercer une grande influence sur leurs semblables dans un cercle plus ou moins étendu et qui ne sont que des avortons, des ratés à peine dignes d'un regret, qui passent inaperçus parce qu'ils n'ont pas su ou parce qu'ils n'ont pas voulu réagir contre les entraînements de leur lâcheté ! En eux se trouvaient cependant les germes de qualités remarquables, mais ces germes sont restés stériles, la culture leur a été refusée.

Quand vous passez dans une forêt et que vous voyez étendus sur le sol ces grands arbres impitoyablement détruits par le travail de l'homme, vous sentez la tristesse envahir votre âme et vous vous demandez avec amertume ce qu'ils auraient pu être si on les avait laissés vivre et si l'on n'avait pas tari à tout jamais la source de leur sève ! C'est ainsi qu'en face des âmes découragées, abattues par les épreuves, comme les rois des forêts par la hache du bûcheron, nous pouvons nous demander ce qu'elles auraient produit, si elles avaient su résister et vivre malgré tout.

Pour comprendre la vie, pour marcher vers l'éternité sans reculer chaque fois qu'un obstacle se dresse, qu'avons-nous à faire ? Il faut développer en nous le sens chrétien, il faut pénétrer, dans la mesure du possible, les secrets de la Providence divine.

Qu'est-ce que la Providence ? C'est le dessein éternel d'après lequel Dieu ordonne et conduit à sa fin tout être créé ; c'est ce dessein manifesté par l'intervention prévoyante du souverain Maître dans les moindres événements de la vie.

Quand nous constatons que nos entreprises n'aboutissent pas au terme de nos désirs ; que nous rencontrons des difficultés ou des épreuves là où nous n'avions cru trouver qu'un chemin semé de roses ; que tous nos plans échouent les uns après les autres, est-ce une raison de nous décourager et de nous livrer au désespoir ou au moins à l'inaction ?

Certes, non ! Dieu est là. Or, nous ne pouvons concevoir Dieu que nous ne concevions en même temps une bonté proportionnée à sa grandeur et à sa puissance. Par sa grandeur et sa puissance, il a tiré les êtres du néant ; par sa bonté, il leur conserve l'existence et leur donne les moyens d'arriver à leur fin.

L'architecte, qui dresse les plans d'une construction, qui surveille l'exécution de ces plans, se retire lorsqu'il a assisté au couronnement de son œuvre. Une fois la maison achevée, son rôle cesse. Dieu, lui, reste et veille. Il a dépensé des trésors d'intelligence et d'amour pour former chaque âme humaine ; quand il a lancé cette âme sur la terre, il demeure auprès d'elle et, par sa Providence, il la conduit pas à pas vers l'éternité. Il sèmera avec sagesse sur sa route les joies et les épreuves et, dans son dessein, tout doit concourir à sa gloire. Ses décrets seront parfois impénétrables, jamais injustes.

Or, certaines gens acceptent l'intervention de la Providence divine quand elle leur apporte des biens, mais quand elle leur présente des maux, c'est autre chose. Leurs caprices étant leurs seules règles de vie, ils voudraient les voir régler aussi la Providence de Dieu et comme cette Providence refuse de s'adapter à des cadres si étroits, ils la proclament arbitraire et injuste.

A ce compte-là, il n'y aurait jamais personne de satisfait et tout le monde aurait raison, . . . excepté Dieu. Chaque individu ayant sa manière de voir, ce que l'un réclamerait avec ardeur, l'autre le repousserait avec autant d'ardeur.

Revenons donc au véritable esprit chrétien, sachons

voir dans tous les événements de la vie l'intervention sage et prévoyante de la Providence divine ; rappelons-nous que cette soumission est une grandeur et non pas " l'imbécile passivité " dont parle un auteur moderne.

Nous avons besoin de sentir Dieu en nous. De même que la belle-de-jour s'ouvre chaque matin, aux premières lueurs de l'aurore, pour boire sa goutte de rosée, pour recevoir son rayon de lumière, puis se referme au crépuscule pour savourer cette fraîcheur et cette clarté pendant les heures de la nuit ; de même les âmes doivent boire la rosée du ciel et absorber les clartés divines cachées dans les mystérieuses profondeurs des épreuves de chaque jour, pour se créer à elles-mêmes une réserve de force et d'espérance aux heures de misère et de découragement.

Quelles que soient les incertitudes, quels que soient les obscurs problèmes de notre vie, souvenons-nous de cette pensée simple et pratique : " Nous sommes à nous-mêmes nos propres ennemis ; nos désirs, nos volontés, nos passions sont des mirages qui ne nous attirent que pour nous décevoir : notre seule sagesse, c'est de les abdiquer définitivement dans une humble soumission au décret qui nous ordonne d'en dégager nos âmes afin qu'elles soient toujours prêtes à recevoir la grâce ou la mort à entrer libres et pures dans l'éternité." <sup>(1)</sup>

FR. M. A. KNAPP,  
des frères prêcheurs.

(1) E. Rod.—La sacrifiée.



Saint Joseph, patron de la bonne mort, veillez sur nous.

## LE MYSTÈRE DE L'ANNONCIATION.



Trois personnages et une œuvre, tels sont les éléments de ce mystère. Les personnages sont les plus grands que le monde ait connus : un chef de l'armée angélique ; une vierge, première des créatures purement humaines ; Dieu lui-même.

Quelle est l'œuvre ? La plus grande qu'ait exécuté la puissance divine. La création, tout étonnante qu'elle est, n'approche pas de cette œuvre. Elle fut une grande œuvre ; mais celle-ci est le chef-d'œuvre.

Or quel théâtre va s'ouvrir devant ces personnages, et s'offrir à la solennité d'une telle œuvre ? Le coin du monde le plus obscur et le plus inconnu, un bourg de Galilée ; le lieu le plus soustrait à tout profane regard, la chambre d'une vierge.

Et quel sera le ton du drame, le mode de cette action unique dans les siècles, si élevée et si vaste que toute autre action divine et humaine, passée, présente et à venir, se range sous elle comme un accessoire qui la regarde et comme une dépendance qui la sert ?—Un instant d'entretien le moins bruyant et le plus discret que des lèvres puissent échanger, dont nulle oreille étrangère n'inquiétera le secret et ne surprendra même le son.

Et quel est enfin l'effet visible de cette action, l'aspect de l'œuvre immense issue de ce bref et furtif colloque ?—Aucun.—L'ange se retire.—On ne voit plus qu'une vierge tout à l'heure discrète et silencieuse, désormais plus discrète et plus silencieuse. Le mystère naturel qui l'environne s'est recouvert du voile plus épais d'un mystère plus impénétrable. *Avec la puissance du Très-Haut*, toute

la majesté divine est descendue et l'a *enveloppée de son ombre*.

Telle est l'Annonciation, leçon et remède offerts par Dieu à la vanité de l'orgueil humain : petitesse, obscurité, silence, ensevelissant l'ensemble inouï de toutes les grandeurs du ciel et de la terre. Mais il est bon d'entrer plus avant dans l'étude de cette leçon ; il importe même de considérer toutes les précieuses propriétés et l'infinie richesse du remède afin d'en mieux porter sur la variété et dans la profondeur des plaies la salutaire vertu. Non seulement le mystère de l'Annonciation présente l'abaissement extrême des plus étonnantes grandeurs ; mais chaque grandeur y trouve son degré d'abaissement, et ce qui surtout est admirable, plus la grandeur est élevée et plus l'abaissement est profond, en sorte qu'une échelle descendante d'abaissements vient correspondre, avec une harmonie parfaite, à la hauteur des dignités qui s'abaissent.

Le moins grand, ici, quelque élevé qu'il soit d'ailleurs, c'est l'archange. L'archange s'abaisse, le rôle qu'il accepte l'humilie. C'est l'œuvre de l'humiliation universelle ; la fonction qu'il y remplit sera donc une fonction humiliante. On pourrait même dire, si cette nature parfaite le permettait, si un ange vivant et jouissant de la volonté de Dieu pouvait trouver peine dans un ordre divin, on pourrait dire que la mission de Gabriel est une mission pénible.

Que vient-il faire dans ce bourg de Galilée, vers cette demeure de commune apparence, si peu digne, ce me semble, des messages d'un archange. Il apporte et il annonce la disgrâce de sa race, le choix d'une nature inférieure préférée à la sienne ; car ce n'est pas *l'ange que Dieu prend* et élève, *c'est la race d'Abraham*. On l'emploie dans le triomphe d'un rival. On l'en fait le héraut. Je sais que ce ministère n'afflige pas Gabriel comme il avait accablé Aman ; mais il n'en met pas moins l'archange, premier ministre de Dieu, aux pieds de l'humanité coupable et déchue ; il le fait serviteur d'une race maudite un jour devant lui et à peine relevée de l'arrêt de sa ruine.

Tel est l'abaissement de l'ange.

Sans doute il est remarquable et il donne à l'Ordre angélique une part digne de lui dans les humiliations ré-

paratrices du genre humain ; mais l'abaissement de Marie vient effacer celui de l'ange.

Moindre que lui par nature, elle le surpasse de beaucoup et depuis longtemps par la faveur d'une exceptionnelle et incomparable élection. Cependant, voyez-là en présence de cet inférieur. Quelle modestie ! quelle timidité ! elle se trouble ; il faut que l'ange la rassure. *Ne craignez rien, Marie.* Revenue de sa frayeur, elle laisse à peine tomber quelques paroles. De sa bouche, je n'entends que des mots hâtés et timides, tremblants de pudeur et de soumission : *Comment cela se fera-t-il ? Voici la servante du Seigneur.*

C'est l'ange qui parle presque seul et qui tire à lui, s'il se peut dire, tout le cours et toute la suite de l'entretien.—Marie paraît donc plus abaissée que l'ange.

Mais nous approchons de l'humilié par excellence, de celui qu'on peut appeler le héros des abaissements du divin anéanti. Là pâlisent et disparaissent toutes les humiliations qui précèdent. C'est là proprement que se révèle et se livre dans la pleine richesse de sa vertu le remède de l'orgueil humain : et il ne fallait pas moins pour nous guérir.

C'est dans la pensée d'autrui que l'homme avait voulu s'étendre et régner. C'était là le champ de son ambition. Être connu, régner dans les âmes et sur les âmes en s'emparant de leur attention et en s'établissant dans leur souvenir, tel était le plus ancien et le plus caressé de ses rêves.

Celui qui se cache et s'ensevelit au point que sa présence est un mystère pour celle même qui le porte, jeté qu'il est en elle par l'insensible vertu de l'Esprit-Saint, celui-là, c'est l'infinie pensée du Père, la pensée qui allume d'un rayon tout esprit qui s'éveille : c'est la pensée substantielle dont dérive et découle toute pensée.

C'était par l'éclat, vainqueur et souverain de tout œil qu'il rencontre, que l'homme cherchait à envahir les âmes et tentait de s'imposer à l'attention surprise et subjuguée de ses semblables.

Celui qui disparaît sous l'épais nuage de notre mystère, c'est l'éclat de la lumière éternelle ; c'est le soleil des intelligences, la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Que paraît-il de tant d'éclat ? Quelle lueur a-

t-il soustraite aux ravages de cette nuit et aux ténèbres jaillouses du sein maternel ?

Le bruit, maître de l'ouïe et par elle aussi souverain des pensées, le bruit avait encore engoué et mis hors d'elle-même l'âme humaine. Comme l'éclat, il marchait devant la gloire et lui servait de héraut. Il fallait donc en dépandre l'homme. Quel art encore dans cette délivrance ! Quelle main habile dans le soin de cette plaie !

Celui qui est la parole éternelle, dont la voix du tonnerre n'est que l'écho mouvant, vient de descendre au signal de Marie. Quel bruit a-t-il fait dans cet acte décisif et solennel de la plus grande de ses œuvres ? L'avez-vous entendu ? Avez-vous saisi même un murmure ? Ecoutez David : *Il descendra comme la pluie sur une toison.* Avez-vous entendu jamais le bruit d'une pluie fine qui imbibe la laine d'une brebis ? *Il descendra comme les gouttes de rosée qui scintillent au matin sur la face de la terre.* Prêtez l'oreille pendant une nuit sereine, retenez votre souffle. N'avez-vous saisi aucun son dans les airs ? Non, leur calme est resté parfait : rien n'en a troublé le silence. Cependant, regardez au matin, que de gouttes étincellent sur les gazons ! que d'autres moins visibles dorment au sein des fleurs ! De quel riche écrin entr'ouvert par mégarde sont tombées tant de perles ? On ne le sait ; la nuit les a déposées sans bruit, sans trahir le mystère de son œuvre.—Ainsi et sans plus de bruit descendit en Marie le Verbe de Dieu.

Enfin pour arriver aux pensées des âmes et à la mémoire de l'avenir, l'homme n'avait connu rien de meilleur qu'un nom. Il y avait vu l'inséparable ami et l'époux fidèle de la gloire.

Il est vrai qu'au mystère de l'Annonciation le nom du Sauveur se révèle. On l'entend des lèvres de l'ange : *Et vous l'appellerez Jésus.* Mais ce nom restera longtemps ignoré. La vie publique, ce moment de haute manifestation laissera encore appeler celui qui le porte *le fils du charpentier.* Ce n'est que par les ignominies, par *la mort et la mort de la croix qu'il recevra véritablement ce nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

Ainsi la vanité humaine est-elle atteinte et vaincue partout. Ainsi a-t-elle subi dans beaucoup d'âmes désa-

busées l'heureuse et salutaire défaite. La vertu de notre grand mystère n'a pas été vaine. Depuis que le monde l'a connu, on a vu des âmes s'éprendre d'obscurité et d'oubli comme on s'était épris avant elles, comme on s'éprend chaque jour autour d'elles, de bruit et de gloire. Non qu'il faille toujours, puérilement et timidement, fuir l'œil et la pensée des hommes. S'il en était ainsi, Jésus-Christ eût dû confier au mystère du boisseau et non à l'évidence du chandelier les flambeaux que sa main allume. Et saint Paul, avec ce dédain de la gloire humaine dont il a laissé des accents si émus et des cris si éloquents, *bénit le Seigneur des triomphes éclatants qu'il lui donne, et de ce que par lui se répand en tout lieu le suave parfum de sa connaissance.*

Ce sont là les vrais sentiers de la gloire perdus par l'orgueil et retrouvés par l'amour. Être connu pour faire connaître ; n'amener jamais aucun regard sur soi, et, s'il nous rencontre, ne lui permettre de reposer un instant sur nos lueurs d'emprunt que pour se relever jusqu'au *Père des lumières*, et là, plonger et nager à l'aise dans ces vives et premières clartés, tel est le rôle de l'âme humaine et tel est l'ordre de la gloire.

Concluons que toute vraie grandeur repose sur la base d'un mystère : la grandeur éternelle de Dieu sur le mystère de son impénétrable nature ; la grandeur du Christ Fils de Dieu sur le mystère de ses abaissements ; la grandeur de la Rédemption sur le mystère de la souffrance ; la grandeur des âmes sur le mystère des dévouements cachés ; la grandeur de la nature sur le mystère des forces qu'elle couvre ; la grandeur du chêne sur le mystère des racines qu'il jette aux entrailles de la terre ; la grandeur de la science sur le mystère de la solitude où elle veille ; la grandeur des œuvres sur le mystère du temps qui les prépare ; la grandeur des génies sur le mystère de la Providence qui les suscite et les dirige ; la grandeur de la vertu sur le mystère de la grâce et de la prière, et enfin, sur le mystère de mérites obscurs, ignorés ou dédaignés des hommes, la grandeur des plus belles gloires qui orneront et raviront l'éternité.

Fr. J. CONSTANT,  
des fr. prêch.

## LES INDULGENCES

---

*Après l'absolution.*

*(suite)*

---

**D**EPUIS plusieurs siècles, les pénitences sacramentelles sont très mitigées, très légères, très douces, si on les compare aux pénitences canoniques des premiers âges de l'Église. Un chemin de croix à faire, un rosaire ou un simple chapelet à dire, une messe à entendre, les litanies des saints ou de la sainte Vierge à réciter : voilà quelques-unes des pénitences modernes que l'on considère comme suffisamment graves et onéreuses. En réalité, elles sont un fardeau bien léger, un joug bien suave auprès des pénitences d'autrefois.

Citons quelques-unes de ces pénitences.

Au IV<sup>e</sup> siècle, un pénitent s'est accusé d'avoir juré, une fois, le nom adorable de Dieu ; il l'a fait sans y penser, dans un mouvement d'impatience. Au moment de lui imposer sa pénitence, le prêtre se rappelait la peine édictée contre cette faute par les évêques et par les conciles. Il condamnait son pénitent à vivre pendant sept jours uniquement de pain et d'eau.

Un autre pécheur a blasphémé publiquement contre Dieu, la sainte Vierge ou les saints. La pénitence appliquée à ce genre de faute était la suivante. Le coupable devait, pendant sept dimanches consécutifs, assister à la grand' messe à genoux, en dehors de la porte de l'église. Le dernier dimanche, il devait se présenter à l'assemblée des fidèles sans manteau, les pieds nus et la corde au cou. De plus, chaque vendredi qui précédait chacun de ces dimanches, il devait jeûner au pain et à l'eau.

Au IV<sup>e</sup> siècle encore une femme s'accusait de s'être fardée ou parée magnifiquement dans le but de plaire à d'autres hommes qu'à son mari. Elle recevait comme peine trois années de pénitence, c'est-à-dire que, pendant trois ans, elle devait rester enfermée chez elle, ne sortant que pour des motifs très graves. Devenue ainsi prisonnière volontaire dans sa propre demeure, elle devait s'y livrer à des jeûnes nombreux, à des prières longues et multipliées,

à des veilles fatigantes. Cette pénitence finie, elle recevait l'absolution et son péché de vanité, aggravé d'une intention malhonnête, lui était pardonné.

Naturellement, les fautes plus graves et très graves comme le parjure, l'adultère, l'apostasie entraînaient des pénitences proportionnées à leur grièveté. Pendant toute la durée de ces longues et rigoureuses expiations, le pécheur traversait successivement chacune des catégories assignées aux pénitents publics. De la classe des pleurants ou humiliés qui assistaient aux offices en dehors de l'église, il passait à celle des écoutants ou auditeurs placés sous le vestibule intérieur de l'église ; il montait ensuite à la classe des prosternés qui restaient encore sous ce même vestibule ; enfin il s'élevait au degré des consistants ainsi nommés parce qu'ils pouvaient prier debout avec les autres fidèles dans l'enceinte sacrée. Ces diverses étapes distribuées en périodes d'une longueur à peu près égale, duraient souvent de quinze à vingt ans. Enfin, arrivait le jour ardemment désiré où le pénitent était absous de ses fautes et admis à la communion au corps et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il était alors complètement réhabilité.

“ Ainsi, on ne recouvrait que peu à peu, dit saint Augustin, ce qu'on avait perdu tout d'un coup. Cette mesure était salutaire, car si l'homme revenait trop promptement au bonheur de son premier état, il regarderait comme un jeu la chute mortelle du péché.”

Je suppose maintenant un pécheur de notre époque au courant de cette ancienne et austère discipline de l'Eglise. Il vient d'accuser un ou plusieurs péchés mortels et il sort du confessionnal, absous et justifié. Il a reçu pour pénitence deux chapelets à réciter. Assurément, cet homme, pour peu qu'il réfléchisse, se dira en lui-même : “ Cette pénitence n'est rien auprès du châtement que j'ai mérité et qu'on m'aurait imposé au temps de saint Basile ou de saint Augustin. Dans sa condescendance com-  
“ patissante pour notre foi qui diminue et surtout pour  
“ notre volonté qui devient de plus en plus énervée, com-  
“ me à ces époques de décadence où

“ Benjamin est sans force et Juda sans vertu ”

“ notre mère, la sainte Eglise, par crainte d'un plus  
“ grand mal, s'est relâchée de ses rigueurs d'autre-

“ fois. Elle nous laisse maintenant à nos propres  
 “ mortifications, tout en désirant avec ardeur que nous  
 “ accomplissions de nous-mêmes ce qu'elle a retrans-  
 “ mis à ses canons pénitentiels. Assurément, continue-  
 “ rait cet homme aussi savant que consciencieux, je ne  
 “ veux pas tromper son attente ni frustrer son espoir.  
 “ Spontanément, je me mortifierai de mille manières pour  
 “ achever de payer mes dettes. Comme la justice de Dieu  
 “ exige qu'on les acquitte en ce monde ou en l'autre jus-  
 “ qu'à la dernière obole, le plus vulgaire bon sens me dit  
 “ de ne pas remettre ce paiement à l'autre vie, car le pur-  
 “ gatoire est une prison affreuse et le supplice en est ef-  
 “ froyable : il est embrasé du même feu qui brûle dans  
 “ l'enfer et qui torture indéciblement les damnés.”

Un tel chrétien raisonnerait admirablement. Doué  
 d'une énergie égale à l'étendue de ses connaissances et à  
 la justesse de son jugement, cet homme se hâtera d'exécu-  
 ter son magnanime projet. A l'aide de mortifications va-  
 riées, mais incessantes, il acquittera peu à peu ses dettes  
 envers la justice divine. Cette pensée du poète :

“ Dieu fit du repentir la vertu des mortels ! ”

deviendra sa devise. En conséquence, il demandera en  
 même temps à ses expiations quotidiennes la préservation  
 de ces mêmes fautes qu'il déplore aujourd'hui dans l'amertume  
 de son âme et qu'il répare au prix de nombreux et  
 sanglants sacrifices.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le pénitent, même  
 après la remise de ses péchés, emporte avec lui des traces  
 de faiblesse, un reste d'infirmité que saint Thomas appelle  
 le reliquat du péché. Ces tristes conséquences de nos fautes  
 sont des dispositions morbides, des penchants secrets,  
 des habitudes invétérées, des germes pernicieux qui demeurent  
 dans l'âme et même dans le corps du pécheur pénitent.  
 La guerre est finie, la paix est signée, les canons et les épées  
 sont au repos ; mais le territoire est encore occupé par un  
 reste de troupes et le sol de la patrie continue à frémir sous  
 le talon de son vainqueur de la veille et de l'avant-veille.  
 Cette humiliante occupation d'un pays par un corps étranger  
 et hostile, voilà l'image des suites ou conséquences du péché  
 mortel. Certes, les blessures de notre âme ont été fermées et  
 bien fermées par la main compatissante et

ingénieuse du divin Samaritain qui commença par verser sur elles le vin de la justice et l'huile de la miséricorde. Toutefois, il reste des cicatrices à surveiller constamment et à soigner de près. Les lèvres de nos plaies ont été délicatement rapprochées ; mais le moindre accident pourrait les rouvrir. Il faut donc que le convalescent s'entoure de mille précautions pour éviter la rechute et pour conjurer le retour de son mal.

“ Pécher, a dit saint Augustin, c'est un acte qui passe, avoir péché, c'est un acte qui demeure, c'est un malheurux fonds qui persiste.” Cette pensée doit nous armer d'une continuelle vigilance.

Avec son pinceau magique et enchanteur, Chateaubriand dépeint cette triste et opiniâtre survivance du mal dans notre âme, pendant toute notre vie.

“ Un jour, dit-il, je contemplais la Seine qui se déroulait à mes pieds. Le fleuve était limoneux, quoiqu'il fit un temps serein. C'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la pluie et à soixante lieues comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : les flots ou les jours ont été troublés à leur source.”

Cette considération sur la pénitence de préservation suffit. Je reviens immédiatement à l'autre pénitence, la pénitence d'expiation dont la nécessité a été si justement reconnue et si hautement proclamée par le chrétien mis en scène dans les pages précédentes.

Mais, qu'ils sont rares les fidèles semblables à ce sage et courageux pénitent ! La plupart des catholiques et des catholiques pratiquants se contentent d'accomplir leur pénitence sacramentelle ; et ensuite, ils prennent tous les moyens d'éviter toutes les mortifications.

Spectatrice attristée d'une indifférence si aveugle et d'une incurie si grosse de conséquences terribles, l'Église gémit sur le cruel avenir que se préparent ses enfants immortifiés et imprudents. A la suite du divin Maître, elle les conjure de faire pénitence ici-bas et de ne pas remettre à la vie future l'acquittement de leurs dettes. Hélas ! elle prêche très souvent dans le désert ou bien sa voix suppliante n'éveille, parmi les chrétiens, que de trop rares échos.

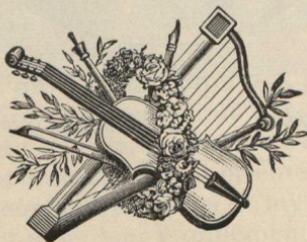
Que fera donc le cœur de cette mère si aimante et si compatissante ?

Elle veut à tout prix et comme malgré eux, sauver ces pauvres enfants que la peine épouvante, que la mortification exaspère. Que fera-t-elle donc ? Un cœur de mère n'est jamais à bout de ressources. Ramenant sur elle-même un regard profond et scrutateur, l'Eglise a découvert dès son origine, parmi ses richesses surnaturelles, un trésor immense de satisfactions surabondantes. En vertu de cette solidarité des âmes qu'on appelle la communion des saints, ces satisfactions sont applicables à l'acquittement des dettes contractées par ces pécheurs si insoucians de leur plus vital intérêt. Or, de fait, une grande partie de ces richesses opulentes n'a jamais été appliquée à la rédemption de telle ou telle âme. Heureuse, trois fois heureuse d'être si riche, l'Eglise ouvre ce vaste trésor devant nous et nous invite à y puiser largement au moyen de certains actes faciles qui nous serviront de pieds pour nous approcher de cette mine d'or et de mains pour y saisir avidement la solde de nos dettes et la rançon de notre délivrance.

Je viens de désigner et de retrouver les indulgences. L'étude de ce trésor, centre et cœur de la question qui nous occupe, demande un travail spécial que nous vous livrerons au prochain numéro.

FR. ANTONIN MARICOURT,  
des fr. prêcheurs.

(à suivre)





PIETA—D'APRÈS MORALÈS.

*Académie de S. Ferdinand (Madrid.)*

## HENRI SUSO.

Voici une âme toute d'idéal et de poésie suave, une fleur mystique aux couleurs pourprées, au parfum délicat et pénétrant, bien faite pour charmer les regards des anges, enchanter et épanouir le cœur du divin Maître.

C'est un poème que la vie intérieure de cette âme, un poème à deux, un chant mystique où les sacrifices les plus généreux d'une âme sainte, répondant aux faveurs les plus signalées de Jésus, sont comme les couplets, dont le refrain est "Amour !"

Poème dont la cour céleste seule a entendu les accents, mais dont les échos amoindris, parvenus jusqu'à nous, suffisent encore à nous ravir et nous font rêver du ciel. . . . .

Henri Suso naquit vers l'an 1300 en Souabe, sur les bords du Rhin, de cette race allemande naturellement idéaliste et poétique.

Chose remarquable, ce saint qui devait pousser à des excès aussi effrayants pour notre lâcheté les pratiques de la mortification chrétienne, débuta par être un novice tiède et indifférent : soucieux d'éviter les fautes graves, il ne l'était point autant de fuir les imperfections et les fautes légères et pendant cinq années, de treize à dix-huit ans, il laissa s'écouler et s'évanouir l'une après l'autre les journées bénies de son noviciat, avec l'insouciance d'un jeune enfant qui, debout au bord d'un ruisseau, s'amuserait négligemment à effeuiller les pétales d'une fleur, prenant plaisir à les voir fuir une à une au fil de l'eau.

Mais un jour se produisit dans le mystère de son âme une de ces touches divines de la grâce, auxquelles l'âme s'abandonne vaincue, transformée qu'elle est subitement par l'illumination d'en haut.

Ceux-là seuls qui les ont éprouvées peuvent les comprendre et nous dire comment, tout à coup, une âme est révolutionnée sans violence, suavement transfigurée et cependant désormais immuablement orientée vers le bien : — ceux qui sont demeurés étrangers à ce mystère n'y peuvent rien comprendre et dans leur étonnement ils taxent de bizarrerie et d'excentricité celui qu'ils voient subitement changer d'allure sans en percevoir le motif.

Cette première croix de tous les convertis, Henri eut à la subir : tous, autour de lui, le harcelaient de questions, d'observations malignes, de critiques malicieuses, au sujet de ce changement si inopiné ; quant à lui, fixé désormais en Dieu, il laissait dire et préféra rompre avec des amis tendrement aimés, qu'avec l'ami divin qui venait de se révéler à lui, car il est écrit dans l'Évangile : " Si votre œil vous scandalise arrachez-le ! " cet œil de son cœur c'étaient les amitiés devenues un obstacle dans la voie de la perfection. Quelle leçon pour nous !

Alors dégagé des attachements terrestres, Dieu se révéla à lui, lui témoignant ces " stupéfiantes familiarités " dont parle l'Imitation ; une première extase qui dura une heure et demie, fut comme " une goutte délicieuse de la " vie éternelle qui coula du sein de Dieu sur le cœur " d'Henri, calma ses peines et le fortifia dans ses résolutions, en lui donnant un avant goût des douceurs célestes."

Les âmes intérieures ont toutes une dévotion spéciale parmi les mystères surnaturels, un objet de prédilection qu'elle recherchent et qu'elles vénèrent de préférence aux autres, comme les étoiles ont chacune une clarté différente, les fleurs une nuance de coloris et un parfum spécial :—parceque l'esprit de Dieu, qui multiplie à l'infini les effets de grâce surnaturelle, aime ainsi à enrichir d'une aimable variété spirituelle le parterre des âmes élues.

La dévotion spéciale de frère Henri fut la dévotion à " l'Éternelle Sagesse "—Il l'avait entendue dire d'elle-même dans la sainte Écriture : " Celui qui m'aura trouvée, aura trouvé la vie, en moi il puisera le salut du Seigneur."

Et un jour, cette Sagesse éternelle pour laquelle il brûlait, se révéla à lui dans une vision surnaturelle comme une reine, une vierge, une maîtresse savante en toutes choses, qui lui dit : " Mon fils, donne moi ton cœur ! "

Et le cœur d'Henri, enflammé d'amour divin, sentait croître en lui ce feu de l'amour " dont les torches sont des torches de feu, des torches de flammes " : si bien que cet amour dévorant le poussa un jour à un acte d'héroïsme qu'il faut admirer et non imiter : avec la pointe d'un couteau, il tailla dans la chair de sa poitrine, en lettres grandes comme une phalange du doigt, le Saint Nom de son tendre ami Jésus, disant à Dieu : " Mon très aimable

Jésus, les amoureux du monde ont coutume d'attacher à leurs vêtements le portrait, l'image de leurs amies ; moi j'ai fait plus, puisque je vous ai gravé sur mon cœur et dans ma chair même."

Dès lors les faveurs divines se multiplièrent, elles devinrent habituelles. Henri conversait plus souvent avec les habitants du ciel qu'avec ceux de la terre, il vivait dès ici-bas, par ces relations surnaturelles, d'une vie toute céleste.

Et voici qu'un jour, lorsqu'à son ange gardien devenu visible pour lui il demandait qu'il lui fût permis de voir comment Dieu habitait dans son cœur, "il vit soudain sa poitrine transparente comme du cristal ; et il aperçut dans la retraite la plus intime de son cœur l'*Eternelle Sagesse* qui s'y reposait dans une paix profonde. A ses côtés et s'appuyant sur son sein, l'âme d'Henri s'efforçait de se transformer en elle et de se cacher dans les bras de son rédempteur pour s'y endormir dans les délices de l'extase." Quelle poésie, dans aucune langue, approche de la *réalité* de cette sublime et idéale vision ?

Nous n'insisterons pas davantage sur cette vie intérieure où le surnaturel est la loi et où les apparitions, les extases, les visions, sont comme un fait normal et régulier : la dévotion à Marie, "reine des frères pêcheurs," ne pouvait manquer d'avoir les prédilections de frère Henri et la reine du ciel se plaisait à répondre, par mille faveurs signalées, aux tendresses de son fils chéri, se révélant à lui entourée d'anges, lui faisant entrevoir les joies du Paradis céleste, l'enivrant de l'écho des divins concerts.

L'amour a soif de révéler son ardeur et d'en convaincre celui qui en est l'objet, aussi la loi de l'amour dans tout ordre de choses est-elle le sacrifice—le fruit naturel de l'amour divin c'est le sacrifice par la mortification.

La "mortification", mot bien familier aux chrétiens, mais dont la chose leur est fort étrangère—et cependant la loi n'en est-elle pas écrite dans l'Évangile ? "Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous !" — Cette pénitence, Henri la poussa à des excès qui font frémir : avec lui il n'est point question de cilice et de chaîne de fer—son cilice consistait en un habit tissu de cordes, hérissé de pointes de fer, qu'il ne quittait ni jour ni nuit et qui avait en-

gendré dans sa chair des plaies saignantes et ruisselantes où fourmillaient les vers, sans qu'il voulût rien faire pour se soustraire à un aussi atroce supplice.

Quand il était trop déchiré et qu'il n'était plus qu'une plaie, il se soignait pendant plusieurs jours ; mais bientôt il rouvrait ses blessures en les touchant et en les déchirant de nouveau :—deux fois le jour il se donnait la discipline avec tant de violence, qu'une fois il se rompit une veine du bras gauche, d'où le sang jaillit avec abondance.

Il s'était fait faire une croix de bois, longue d'une palme et large en proportion, sur laquelle il planta trente clous ; il la plaça sur ses épaules de telle sorte que la pointe des clous appuyait sur les omoplates et la porta ainsi jour et nuit pendant huit ans. Quand il marchait ou qu'il était couché, il lui semblait avoir un vêtement d'épines et toutes les fois qu'on le touchait quelque part il souffrait mille morts.

Enfin il inventait tant de disciplines et d'instruments pour torturer son corps, que le récit en fait horreur et qu'il paraît impossible qu'un homme puisse se traiter aussi durement.

Ce martyre dura vingt-deux ans, jusqu'au moment où un ange vint l'avertir que Dieu ne voulait pas qu'il continuât de semblables pénitences :—mais si Dieu le relevait de ces tortures volontaires, c'est qu'il voulait lui en infliger d'autres plus cruelles et plus douloureuses encore.

La haine, la calomnie, le mépris, même des siens, de ses amis, de ses frères en religion se mirent à pleuvoir sur lui et à l'accabler sans relâche:—Accusé de sacrilège, de mensonge, jeté en prison, deshonoré, poursuivi et menacé de mort par la populace qui l'accusait d'avoir empoisonné les fontaines, il eut la douleur suprême de voir une de ses sœurs, religieuse consacrée à Dieu, forfaire à ses vœux sacrés, tomber dans le déshonneur et abandonner son cloître pour se livrer à une vie de péché : mais du moins, il eut la consolation de la délivrer et de la ramener à la vertu. Pendant que tous ces maux fondaient sur lui, Jésus son seul ami, son unique consolation, semblait l'abandonner ; il le laissait en proie aux plus cruelles tentations d'aridité et de désespoir. Les croix, les épreuves affluaient par torrents, si dures qu'on ne saurait les raconter ; elles surpassent l'imagination :—si bien qu'un jour il faillit en

mourir et demeura étendu sur son lit, comme privé de vie et près de rendre le dernier soupir. Mais Dieu, qui l'avait réduit à cet état pour glorifier sa miséricorde dans son serviteur, le ranima, le fortifia, lui rendit le courage, la force et une nouvelle existence : et dès lors il se sentit si merveilleusement consolé par la Divine Sagesse, qu'il supporta depuis ses peines avec une véritable joie.

Qu'il devait être béni et fructueux le ministère fécondé par tant de souffrances ! Aussi sa prédication produisait-elle des effets admirables de grâce et de salut.

Henri Suso est, avec Jean Thauler, son frère en saint Dominique, le grand orateur populaire allemand du 14<sup>e</sup> siècle; pendant plusieurs années, il parcourut les bords du Rhin, "tonnant la parole de Dieu," selon sa propre expression, foudroyant les pécheurs et jetant dans les âmes les semences du salut.

De l'éloquence prodiguée à flots par les fils de saint Dominique peu de monuments nous sont restés ; l'ordre de saint Dominique n'a hérité que de la gloire et peu des œuvres de ses enfants : ces hommes saints qui parlaient pour Dieu, ne sentaient jamais le besoin d'étaler leur éloquence aux yeux des hommes, et rien autre, le plus souvent, que le témoignage de leurs contemporains émerveillés ne nous conserve le souvenir de cette éloquence de feu qui soulevait les masses et, comme le souffle de la tempête, provoquait des explosions d'enthousiasme dont le récit nous étonne.

Mais si Henri Suso ne fit rien pour perpétuer par écrit les monuments de son éloquence, il nous a laissé du moins des *traités spirituels* dont la doctrine saine et forte le place au premier rang des mystiques catholiques : parmi ses œuvres, nous citerons seulement l'office qu'il composa en l'honneur de l'Éternelle Sagesse, et le "Livre de la Sagesse éternelle" tout brûlant d'amour de Dieu et du zèle de toucher et de convertir les âmes.

Il était temps pour Henri d'aller recevoir la récompense de ses épreuves et de ses travaux : le 25 janvier 1365, la victime volontaire d'expiation, le calomnié des hommes, l'apôtre enflammé de la vérité s'éteignit dans le couvent d'Ulm, en Allemagne, riche de grâces, armé des sacrements de la sainte Eglise, et les yeux levés au ciel.

De nombreux miracles attestèrent sa sainteté et son

ordre présenta au Souverain Pontife le nom de ce géant de la mortification chrétienne en même temps que celui de son frère Thomas d'Aquin afin qu'il fût inscrit au catalogue des saints.

Mais l'ordre de saint Dominique s'en est toujours trop remis à Dieu du soin de glorifier ses enfants et de faire resplendir leurs mérites ; aussi Henri Suso attend encore, quoique déjà couronné de l'auréole de la béatification, que l'Eglise infallible entoure sa tête du nimbe, si bien mérité par lui, des saints canonisés.

Tel qu'il est il n'en brille pas moins, par l'éclat de sa mortification, la sublimité de sa doctrine mystique, la fécondité de son œuvre apostolique, comme une étoile de première grandeur au firmament si riche et si varié de la sainte Eglise.

FR. L. VAN BECELAERE  
des fr. prêch.

---

## A NAIM.

---



R, Jésus parcourait les bourgades de la Galilée, consolant les misères, soulageant les détresses, semeur d'espoir et de pardon.

Un soir, ils arrivèrent près de Naïm—village quelconque—des maisons blanches dans la verdure sombre des térébinthes. Ils résolurent d'y passer la nuit : on sera toujours bien abrité quelque part.

Ils allaient, la fin du jour sur toute chose jetant ses douces teintes atténuées, l'intense mélancolie des crépuscules d'Orient.

Dans le silence...au loin...oh ! la frêle musique, la grêle ritournelle ! étouffée à travers la verdure et les parfums des fleurs—à force d'être fluette si pitoyable ! si navrante à force d'être monotone ! Avec elle alterne un chœur d'hommes—sur de hautes notes la voix se tient qui sombre à la fin en une chute de tristesse—.....plus nette la ritournelle...perceptibles les paroles.....

Le chalumeau ! la psalmodie funèbre des morts !... Et voici...d'entre les blancheurs d'aubépine débouche le convoi—des femmes d'abord, douloureuses, secouées de

sanglots... la petite flûte à l'implacable refrain triste... puis le brancard du mort. Dans un cercueil pointu de roseaux, il dort, les mains croisées, le visage découvert, si jeune !—pas trace d'amertume au coin de ses lèvres ! point de pli sur son front ! paisible, il s'en va dans la tranquillité du soir, les parfums du printemps—paisible, ayant ignoré la vie.

Et derrière le doux endormi un être va guidé, soutenu, défaillant—toutes les désolations dans ces regards—toutes les solitudes dans cette vie—c'est la mère.

Son mari ! il y a quelques années, par le même chemin fleuri, par le même désespoir, mené à la tombe ! aujourd'hui, l'enfant bien-aimé !.....

Et cette petite flûte ! si seule ! si seule ! avec sa voix grêle d'abandonnée !

Jésus se taisait—et ses disciples et tous leurs compagnons.

Ironie des choses ! la nature gonflée de sève, parée de fleurs—une saison d'amour..... cet adolescent mort... mort !

Tous avaient pitié dans leurs cœurs.—

Et quand devant Jésus passa le désespoir de la veuve, le Maître ému dit à l'inconsolable :

“Ne pleure plus !”—et faisant quelques pas, il rejoint le brancard, l'arrête.

Au signe, les chants expirent en leur finalité de tristesse, sans plus se relever.

On s'approche. Cet étranger—un parent, un ami, sans doute—comme c'est la coutume, va parler, consoler la délaissée, louer le trépassé, raconter ses vertus... dans le silence, on attend.—

Impérieuse, la voix du Maître :

“Jeune homme ! je te le dis, debout !”

Un recul d'effroi... le jeune homme qui s'est assis !... épouvantés, les porteurs s'écartent—la mère se précipite qui l'enlace, l'étreint, l'embrasse follement, doutant toujours que ce soit vrai.

Et le jeune homme se mit à parler....

Que dit-il au sortir de la mort, au retour de l'invisible, de l'éternel, celui-là qui a percé le grand mystère ?

A Jésus il parlait.

A sa mère Jésus le rendit.

Et tous retournèrent à Naïm louant Dieu.

“ Tu es magnifique, ô Seigneur, toi qui envoies les prophètes ! ”

“ Tu es magnifique, ô Seigneur, toi qui visites les petits de ton peuple. ”

Et aujourd'hui—de Naïm, “ un triste hameau ” dans la verdure sombre des térébinthes . . .

tous morts ! tous oubliés ! des ruines !

ÉTERNELLES les deux paroles du Christ :

A l'humble femme, “ *ne pleure plus,* ”

à l'enfant du peuple, “ *debout, moi, je te le dis.* ”

H.-D. D.

---

### MON PÈRE LACORDAIRE (1).

---



JE dis *mon* Père, parce que ce n'est pas ici le Lacordaire de tout le monde. Mes rapports avec l'étonnant orateur sont en effet si peu de chose dans une pareille vie, qu'ils n'intéressent guère que son intimité ; je ne crois pas vraiment que ses historiens puissent en tirer profit. C'est comme quelques pauvres images ramassées au fond de ses tiroirs, quelque vieux rameau de buis béni oublié à sa boiserie et que l'on donne à ses amis quand tout est déjà distribué. Le moindre débri qui vient de cette belle âme les touche, autant que ses ennemis s'en fâchent sans savoir pourquoi. Et cela seul prouve la supériorité d'un homme dont aucun acte, aucun mot, aucun geste, ne nous laisse indifférents.

En novembre 1820, il y avait un an à peine que Henri Lacordaire était sorti du collège de Dijon, quand j'y fus admis comme externe en classe de quatrième. J'y trouvai pour condisciple son plus jeune frère, Téléphe, qui, après un premier coup d'œil assez narquois, me tutoya carrément et m'appela “ petit curé ; ” il prophétisait ainsi à la distance de . . . trente-sept ans ; j'en avais treize, et Téléphe à peu près autant, mais il avait déjà l'air si déterminé qu'on lui en eût donné vingt. Bien que

---

(1) Ces quelques souvenirs sont dus à la plume de M. Joseph Régnier, chanoine de Reims, condisciple du père Lacordaire à Saint-Sulpice.

Henri fût éloigné de son ancien lycée par l'étude du droit, il conservait parmi nous une grande renommée : on le citait à tout propos comme travailleur, comme lauréat exceptionnel, surtout pour son année de rhétorique où il avait emporté à deux bras ses couronnes, et, pour prix d'honneur, une collection de médailles représentant les pères et législateurs " du plus beau des royaumes après celui du ciel."

Le caractère sérieux et appliqué d'Henri, sa figure même, régulière, mince et assez fortement prononcée, avaient pour toujours marqué dans l'esprit de ses jeunes successeurs ; pour moi, son souvenir m'était transmis d'autant plus vivement que je trouvais souvent M. Lacordaire se promenant avec mon frère aîné, M. Hippolyte Régnier-Destourbet, son camarade au lycée et à l'école de droit.

Je sais que, de leur temps, quand les externes se rassemblaient sous le portique, avant l'ouverture des classes, les petits, au milieu du vacarme des grands, grimpaient aux barreaux de la grille pour voir le défilé des pensionnaires ; et se montrant Henri Lacordaire, disaient : "Tiens, le voilà, le voilà." Telle démonstration ne se faisait pas sans les réprimandes du concierge Rémoissonnet, qui, prenant sa charge au sérieux, ne paraissait jamais sans avoir coiffé sa tête poudrée d'un grand tricorne à la Buonaparte, et abrité ses hauts-de-chausse à boucle sous les plis flottants d'une vaste redingote blonde. Ainsi drapé, six ans après le départ de Lacordaire, il nous faisait encore trembler.

Je me rappelle encore ceci du lycée de Lacordaire : les coups de pied et les coups de poing que, malgré son mérite, ou à cause de son mérite, il attrapait régulièrement de la générosité de quelques butors, n'empêchaient pas ses camarades (y compris les butors), de l'applaudir avec frénésie quand le professeur lisait ses compositions, ou qu'on lui posait publiquement, à la fin de l'année scolaire, une couronne de lierre sur la tête : telle est la valeur du travail, qu'il se fait acclamer même par les paresseux.

La vie des pensionnaires au collège nous semblait dure, car on n'y ménageait point les jeunes gens, comme l'ont fait depuis quelques directeurs d'institution, par désir d'écraser la concurrence ; et pourtant ce régime était réellement doux en comparaison de celui du lycée de 1812 à

1815. Dans ce vieux temps où les internes portaient la culotte courte et le mollet de coton bleu de ciel, qu'avait porté lui-même le jeune Buonaparte à l'école de Brienne, tout marchait à la baguette, mais à la baguette de tambour; il fallait des soldats à l'Empire et les lycées servaient de pépinière aux armées. Tout s'en ressentait dans l'établissement : sous le règne de la force impériale, la force gouvernait les gamins entre eux. On prenait à Lacordaire son pain au goûter, son espèce de vin au dîner, et toujours le poing levé sur la figure du petit que volait le grand. Dans cette longue épreuve où son amour-propre et ses appétits étaient constamment refoulés, le caractère d'Henri remonta plus d'une fois aux sources de la philosophie chrétienne, et y acquit cette habitude des pensées sérieuses dont le reflet commença dès lors à briller sur toute sa personne. Fils de veuve, avec trois frères et peu de patrimoine, il s'habitua peu à peu à ne compter pour l'avenir que sur son travail. N'ayant pas d'argent et n'en demandant jamais, il portait ses habits rapés avec une grande propreté qu'il a conservée toute sa vie.

Son droit fini, il était parti pour Paris où l'avait rejoint mon frère Hippolyte. Tous deux reçus avocats occupaient, rue du Dragon, n° 30, un petit appartement où ils étaient, comme on dit, *dans leurs meubles*, ainsi que l'exige le conseil de l'ordre. Ni l'un ni l'autre n'étaient mondains. Hippolyte même, moins sérieux que Henri, mais comme lui infiniment spirituel, n'aimait le monde que par curiosité. Néanmoins, fallait-il répondre à quelque invitation de soirée, Henri mettait son habit noir, Hippolyte son habit bleu, grande affaire. Hippolyte se disait fort emprunté, bien que pétillant de naturel et de saillies de bon goût; mais il ne pouvait pas résister à l'ascendant de ces nullités heureuses qui savent poser dans le monde et y dominer par un caquetage aussi audacieux que vide, comme font à table d'hôte certains commis-voyageurs. Henri m'a raconté, au séminaire, que, pour sa part, aussi peu ébloui de ce vacarme que du spectacle des danseurs et danseuses, il méditait derrière un rideau, tantôt sur la vanité des choses humaines, tantôt sur la rareté et l'exiguïté toujours croissante des sorbets et des glaces.

Faire leur ménage eux-mêmes c'était méritoire, mais

peu digne du barreau qui les voulait propriétaires, au moins en apparence. Un jour donc, entendant, par-dessus le bruit des voitures et des cris de tous genres dont l'air de Paris est réellement épaissi, le refrain perçant et monotone d'un petit ramoneur savoyard :

—Dites donc, Henri, reconnaissez-vous ce cri-là, demanda mon frère ? Il me rappelle nos hivers de Dijon.

—Hélas, oui, les rues y sont pavées de ces pauvres petits esclaves dont les honnêtes gens devraient bien s'occuper un peu. Si nous commençons nous-mêmes ? Et, ouvrant la fenêtre, il se mit à prononcer de toute sa force et longuement la lettre S doublée de plusieurs autres : un instant après ce signal, très-populaire à Paris, retentissait sur l'escalier le pas lent et ferré du fils des Allobroges en habit de suie. Il allait respectueusement déposer sa chaussure à la porte, quand on la lui ouvrit gaîment et sans attendre qu'il frappât, tout comme on fait aux princes.—Entre, et n'aie pas peur. (L'enfant trembla.) Comment t'appelles-tu ? (*Néant à la requête.*) Veux-tu déjeuner ?—Oui, dit aussitôt l'enfant d'une voix éclatante.—Très-bien répondu. Nous allons voir si tu en sais plus long. Va dire au café de la Croix-Rouge qu'on apporte ici, tout de suite, trois tasses de *café complet*, à moins pourtant que tu ne préfères le chocolat.

(*La suite prochainement.*)

## VIES DES FRÈRES.

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

### CHAPITRE III.

*Comment on prouve la même vérité par plusieurs prédictions sur divers Couvents de l'Ordre.*



Bologne, au temps où l'église de Saint-Nicolas fut donnée aux Frères Prêcheurs, un étudiant fort instruit mais très-mondain fut converti par la vision suivante. Il lui sembla que, se voyant surpris en pleine campagne par une violente tempête, il courut se réfugier dans une maison. La trouvant fermée et voulant s'y abriter, il frappa et demanda l'hospitalité. L'hôtesse lui répondit : Je suis la Justice, j'habite ici dans ma maison, mais puisque tu n'es pas juste, tu n'y entreras

point. Il s'attrista et apercevant une autre maison, il demanda qu'on l'y reçût. Je suis la Vérité, lui répondit l'hôtesse, et je ne te recevrai point parce que la Vérité ne délivre que ceux qui l'aiment. Il en avisa une troisième et demanda qu'on lui ouvrit ; il lui fut répondu : Je suis la Paix, il n'y a point de paix pour les impies, mais seulement pour les hommes de bonne volonté. Cependant, comme mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, je te donnerai un bon conseil. Un peu plus loin habite ma sœur qui aide toujours les malheureux : va la trouver et fais ce qu'elle te dira. Il se dirigea vers la maison indiquée, et la Miséricorde, c'était le nom de l'hôtesse, allant à sa rencontre, lui dit : Si tu désires être préservé de la tempête qui te menace, cours à Saint-Nicolas où habitent les Frères Prêcheurs. Tu y trouveras l'étable de la Pénitence, la crèche de la Contenance, l'herbe de la Doctrine, l'âne de la Simplicité et le bœuf de la Discretion, Marie qui t'éclairera, Joseph qui te perfectionnera et Jésus qui te sauvera. A son réveil, l'étudiant médita très-dévotement sur la vision et s'empressa de suivre le conseil qu'on lui avait donné. Maître Alexandre, homme recommandable par ses vertus et sa véracité, a raconté ce trait dans les écoles en expliquant ce verset : La miséricorde et la vérité, etc., et l'a consigné dans ses écrits. Il fut longtemps professeur de théologie et devint ensuite évêque en Angleterre.

Frère Radulphe, homme de bien et craignant Dieu, était autrefois chapelain de la dite église de Saint-Nicolas dont il résigna le titre par amour pour l'Ordre. Il a raconté qu'il y avait à Bologne, avant l'arrivée des Frères, une pauvre femme, méprisée du monde, mais pieuse et chère à Dieu, qui priait souvent à genoux le visage tourné vers une vigne où le couvent est maintenant établi. Les hommes se moquaient d'elle et la traitaient de folle ; elle leur répondait : C'est vous plutôt qui êtes des malheureux et des insensés ! Si vous saviez quelles choses doivent s'accomplir ici et quels hommes doivent y habiter, vous y adoreriez Dieu avec moi, car le monde entier sera illuminé par eux.

Frère Jean de Bologne a raconté qu'avant l'arrivée des Frères Prêcheurs dans cette ville, des vigneron

avaient aperçu des feux et des lumières dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui.

Frère Clair a assuré que, dans son enfance, passant un jour avec son père, bon et fidèle chrétien, près de ce même lieu, celui-ci lui avait dit : Mon fils, ici on a souvent entendu chanter les Anges, ce qui est un grand présage pour l'avenir. Peut-être, lui avait répondu l'enfant, était-ce la voix de gens qui s'amusaient ou celle des moines voisins de Saint-Procule. Son père avait alors ajouté : Autre est la voix des hommes, autre celle des Anges ;



LE BIENHEUREUX CLAIR. *D'après beato Angelico.*

elles sont bien différentes. Ces paroles ne sortirent jamais de sa mémoire.

En Lombardie, avant que les Frères ne fussent établis à Côme, une noble dame, attachée à une secte hérétique, vit un jour de très-grandes lumières descendre du ciel sur le lieu où ils habitent maintenant. Quelque temps après, voyant que ce lieu leur était donné, elle se convertit à la foi véritable.

Un mois avant leur établissement dans ce même lieu,

une autre femme hérétique y aperçut, dans une vision, deux grands vases, l'un plein de miel et l'autre plein de vin. Des hommes nouvellement arrivés en mélangeaient le contenu et le servaient à boire au peuple, et tous ceux qui avaient goûté ce breuvage éprouvaient une sensation délicieuse et couraient joyeusement et rapidement. Ayant vu et compris dans la suite ce que signifiait cette vision, elle se convertit à la foi catholique.

Enfin, une personne pieuse vit en songe, au même endroit, une fontaine très-grande et très-limpide qui arrosait la ville, et vers laquelle hommes et femmes accouraient avec empressement pour s'y désaltérer.

Un bourgeois de Montpellier, au moment de rendre le dernier soupir, vit dans son jardin une magnifique procession d'hommes vêtus de blanc. Voici, criait-il à ceux qui l'entouraient, voici que mon jardin est rempli d'hommes excellents ; gardez-vous bien de les en chasser, car ils ne sont pas venus pour nuire mais pour porter secours. Après sa mort, les Frères Prêcheurs vinrent habiter ce lieu, et ceux qui avaient entendu ces paroles leur en firent le récit.

Un honnête habitant de Limoges m'a raconté qu'il avait vu deux fois en songe une belle procession d'hommes blancs se dérouler dans le lieu où les Frères construisirent leur couvent. Avant leur arrivée, il le raconta à un de ses amis qui, devenu plus tard religieux et prêtre de notre Ordre, me l'a certifié lui-même.

(à suivre)

## • CHRONIQUE.

LE ROSAIRE EN ESPAGNE.—Des religieuses qui ont vécu au couvent du Sacré Cœur de Saragosse disent que le jardin y est extraordinairement riche en fruits et en légumes ; il en produit une si grande quantité, que non seulement elle suffit aux besoins du pensionnat et de la communauté, mais il en reste pour faire la charité au dehors. Mais cette abondance n'étonne pas le peuple aragonais, très pauvre mais très pieux ; les jardiniers disent : " Il est facile de comprendre pourquoi le jardin du couvent est si productif ; à toute heure on y voit des religieuses égrenant

leur rosaire. Ce sont ces grains de chapelet qui nous attirèrent ces beaux fruits."

Dans un grand nombre de villages, un homme parcourt les chemins habités avec une petite cloche, à trois heures du matin, pour inviter les paysans à venir réciter le chapelet en procession. Cela s'appelle : *le Rosaire de l'aurore*. Ensuite ils entendent la sainte messe et s'en vont à leur travail. Les veilleurs de nuit crient à chaque heure qui sonne : *Ave Maria purissima, sin pecado concebida !* Salut Marie très pure, conçue sans péché.

(*Propagateur.*)

LE B. BERNARDINO REALINO ET LE ROSAIRE.—Le B. Bernardino, de la Compagnie de Jésus, qui vient d'être béatifié le 12 janvier dernier, avait une tendre dévotion pour la reine du rosaire. Lorsqu'il se fût résolu d'embrasser la vie religieuse, il fut d'abord rempli d'une grande joie. Mais bientôt cette joie se changea en angoisses, en incertitudes douloureuses au sujet de cette résolution prise généreusement. Or un jour que le bienheureux récitait son rosaire dans sa chambre, Marie lui apparut radieuse et lui commanda d'exécuter son dessein sans plus d'hésitation.

Marie lui apparut encore plusieurs fois : un jour elle lui apporta le don précieux d'être préservé de toute tentation de la chair.

Aussi, le bienheureux ne se lassait pas de recommander autour de lui la dévotion du rosaire. Les dernières années de sa vie, il ne récitait plus que cette seule prière, effeuillant sans se lasser, du matin au soir, les roses de Marie.

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.—Le dernier chapitre général des frères des écoles chrétiennes a décidé de faire associer tous les membres de l'Institut à la confrérie du rosaire. Le Saint Père a concédé, par grâce spéciale, aux frères des écoles, le privilège de gagner, en récitant leur chapelet de règle composé de six dizaines, toutes les indulgences accordées aux confrères du rosaire qui récitent les cinq dizaines du rosaire.

JÉRUSALEM.—*La première pierre de la basilique de saint Etienne.*—10 Décembre 1895.—Les dernières accla-

mations, viennent de monter vers le ciel, un ciel très doux, qui, malgré le menaces du temps, a écarté pour quelques heures son voile de nuages, et laissé tomber des flots de lumière sur notre belle fête. La première pierre de la nouvelle basilique de saint Etienne est enfin posée.

A huit heures précises, le Pontife faisait son entrée solennelle dans *la maison de saint Etienne*.

Sous une tente qui occupait en partie la grande nef de la future basilique, un autel tout étincelant de lumière et glorieusement chargé des reliques d'Etienne se dressait à l'endroit même où l'on a découvert l'autel de l'ancienne église.

L'évêque s'agenouilla : la nombreuse assistance s'unit à sa prière.

Après l'évangile, le T. R. P. Levigoureux, prieur de saint Etienne, en une brève et éloquente allocution, a rappelé le passé, affirmé nettement le présent et montré la vitalité de l'Eglise dans tous les temps. Le passé, c'est la belle et savante Eudocie, épouse de Théodose II empereur d'Orient, édifiant en 456 une superbe basilique sur le lieu même du martyr de saint Etienne. Le présent, ce sont ces magnifiques colonnes, ces fines mosaïques, ces hypogées, découverts dans de séculaires amas de décombres, qui sont là sous nos yeux et qui démontrent mieux que tous les discours l'authenticité du sanctuaire eudocien.

L'Eglise, par l'intermédiaire des fils de saint Dominique et grâce à la charité des chrétiens, souffle la vie sur ces ruines—et elles revivront. C'est pleine de cette confiance qu'à l'issue du saint sacrifice, sur ces ruines qui ont dormi de longs siècles, la foule a fait retentir *la maison de saint Etienne* de ses pieuses et triomphantes acclamations : " Le Christ est vainqueur ! Le Christ règne ! Le Christ commande ! Au protomartyr Etienne qui a orné cette terre de la fleur de son sang, louange et honneur ! A la glorieuse impératrice Eudocie qui a dédié la première basilique à Etienne sur ce lieu de son martyr, paix éternelle dans la maison du Seigneur ! A Léon, souverain pontife, pape universel, longue vie et salut éternel ! A Louis patriarche de Jérusalem, à Pascal évêque et à tout le clergé, paix, vie et salut éternel ! Christ exaucez-nous. Le Christ est vainqueur ! Le Christ est roi ! Le Christ commande ! "

(Extrait d'une lettre du R. P. Génier.)

## LEGISLATION DU ROSAIRE.

---

### DU DIRECTEUR DE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE.

---

#### I. *Institution du Directeur.*

A. *Régulièrement*, le directeur de la confrérie est désigné par le maître général des frères prêcheurs, dans le diplôme d'érection. *De fait*, le maître général désigne presque toujours pour directeur de la confrérie celui qui est à la tête de l'église, curé, archiprêtre ou supérieur régulier. S'il s'agit d'une église cathédrale ou collégiale, qui est en même temps paroissiale, c'est le curé de la paroisse qui est directeur de la confrérie, et non le doyen du chapitre ou l'archiprêtre. De même, si l'église est à la fois conventuelle et paroissiale, c'est le curé et non le supérieur régulier qui est chargé de la confrérie.

B. Lorsqu'un évêque a reçu du Saint Siège les pouvoirs spéciaux pour ériger une confrérie, par le fait, il a le droit d'en nommer le directeur. (S. C. I. 18 nov. 1842).

C. Si, pour une raison spéciale, la confrérie érigée dans une église paroissiale ou collégiale, a son chapelain ou son directeur particulier, indépendant du curé de la paroisse, pour tout ce qui regarde les fonctions ecclésiastiques, même non paroissiales, la confrérie reste sous la dépendance du curé. Il en est de même si la confrérie est érigée dans une chapelle publique ou privée, dépendante de l'église paroissiale. (S. C. C. 16 mai 1885). (Nous verrons plus tard quelles sont les libertés dont jouit la confrérie lorsqu'elle est établie dans une église qui lui est propre.)

D. Il n'est pas requis que le directeur de la confrérie en soit membre : il suffit qu'il soit désigné par le maître général (ou par l'évêque, muni d'un indult spécial). Cependant, il convient grandement que celui qui a le droit d'inscrire les confrères, commence par s'inscrire lui-même.

(à suivre)

---

*Note de la rédaction.*—Les personnes qui nous posent des questions les intéressant *personnellement*, et *exclusivement*, sont priées de nous indiquer leur nom et leur adresse. Nous serons heureux de pouvoir leur répondre directement et nous le préférons ainsi à cause du nombre restreint de nos pages.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MARS.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

1. PREMIER DIMANCHE DU MOIS.  
*Confrérie du Rosaire* : Trois indulgences plénières.
2. BIENHEUREUX HENRI SUSO. Dominicain.
3. TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.
6. LE S. SUIVRE DE N. S. J.-C.
7. S. THOMAS D'AQUIN. DOCTEUR DE L'ÉGLISE. PATRON DE TOUTES LES ÉCOLES CATHOLIQUES.  
*Pour tous les fidèles* : Indulgence plénière pour tous les fidèles qui visitent en ce jour les églises des dominicains.  
*Milice angélique* : Indulgence plénière.
10. BIENHEUREUX PIERRE DE JÉRÉMIE. Dominicain.
11. BIENHEUREUX ALVARE DE CORDOUE. Dominicain.
13. LES CINQ PLAIES DE N. S. J.-C.
18. BIENHEUREUSE SYBILLINE. Vierge dominicaine.
19. S. JOSEPH. PATRON DE L'ÉGLISE ET DE LA BONNE MORT.
20. LE PRÉCIEUX SANG DE N. S. J.-C.
25. ANNONCIATION DE LA BSE V. MARIE. (*1er mystère joyeux*).  
*Confrérie du Rosaire* : Quatre indulgences plénières. Une indulgence plénière pour la procession. Une autre pour la récitation du Rosaire entier.  
*Rosaire vivant* : Indulgence plénière.
27. COMPASSION DE LA BSE V. MARIE. (*5e mystère douloureux*).  
*Confrérie du Rosaire* : Indulgence plénière.  
*Rosaire vivant* : Indulgence plénière.
28. BIENHEUREUX JOURDAIN DE PISE. Dominicain.

On recommande aux prières : une famille qui demande la patience et la soumission.—Une mère de famille dont la santé est compromise.—Une personne qui voudrait, avec la paix de l'esprit, retrouver la paix de l'âme.—La conversion d'une protestante.—Une mère de famille et les siens.—Un père de famille et un jeune homme en danger de perdre la foi.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DES NOVICIATS.

- Mme Elie Parent, (St-Hyacinthe.)  
Mlle Alexina Auctil, (Sainte-Anne de la Pocatière.)  
Mme Edmond Gaudette, (Lowell-Mass.)  
M. Fabien Demers, (Clifton.)  
Mlle Virginie Leclair, (Lewiston.)  
M. Hector Michon, (Présentation.)  
Mme Mary Mac Donough, (Lewiston.)  
Mme Elzire Desrochers, (Lotbinière.)  
Mme Julie Bergeron, (St-Maurice.)  
Mme Isidore Grenier, (Lewiston.)  
M. Abraham Hébert, (St-Maurice.)  
M. Polydore Desjardins, (Lewiston.)  
Mme A. N. Massé, (St-Pie.)  
Mlle Mary Campbell, (St-Hilaire.)  
Mme Vve Come Cartier, (St-Antoine.)  
Mme L. Gervais, (St-Timothée.)  
M. Zéphirin Girond, (Ste-Brigide.)